

Le Point

Producteur visionnaire d'avant-guerre, Bernard Natan, qui fut propriétaire de Pathé, a été assassiné à Auschwitz en 1942. Un livre le tire de l'oubli.

Par Baudouin Eschapasse

C'est « l'histoire effacée d'un génie du cinéma », pour reprendre le titre du documentaire que lui ont consacré Paul Duane et David Cairns en 2013. C'est aussi le destin fracassé d'un producteur phare d'avant-guerre. Près de sept décennies après sa disparition, le souvenir estompé de Bernard Natan se ravive progressivement.

Le nom de cette figure du septième art a d'abord fait son retour sur les écrans, de manière cryptique. Le parcours tragique de ce projectionniste devenu en quelques années l'un des plus importants producteurs de cinéma français avant d'être tué à Auschwitz a inspiré à Rebecca Zlotowski le personnage d'André Korben dans le scénario de *Planétarium*, qu'elle a cosigné avec Robin Campillo, en 2016.



Devenu président des studios Pathé, en 1929, Bernard Natan modernisera le groupe cinématographique sans parvenir à empêcher sa faillite en 1936. Francis Gendron en a fait, deux ans plus tard, le sujet de son film *Le Fantôme de la rue Francœur*. Philippe Durant redonne aujourd'hui vie à Bernard Natan à la faveur d'une courte biographie, dont on s'étonne qu'elle soit la première à être consacrée à cet homme à la vie aussi courte qu'étonnante.

De Nathanaël Tanenzapf à Bernard Natan

Né en Roumanie sous le nom de Nathanaël Tanenzapf le 18 juillet 1886, dans une famille de commerçants juifs (ses parents Burah et Bila tiennent une boutique de verrerie dans la ville de Iași, à la frontière avec l'Ukraine), le futur *mogul* arrive à Paris à vingt ans pour fuir les pogroms qui ensanglantent la Moldavie entre 1899 et 1905.

En France, le garçon commence à travailler à l'usine Pathé de Joinville. Il y développe les négatifs. Ses connaissances en chimie, brièvement étudiée en Roumanie, lui sont utiles pour « tirer » les films de cette maison de production fondée en 1896 par un ancien charcutier. Cette première expérience a beau être de courte durée, le jeune Nathanaël n'en saisit pas moins que cette industrie naissante, encore cantonnée au rang d'attraction foraine, offre des débouchés intéressants. Il approfondit ses connaissances techniques en intégrant une salle de cinéma de Ménilmontant, où il assure le rôle de projectionniste.

Fort de ces expériences, il fonde en 1909 la société Ciné-Actualités et réalise ses premiers films. Dès la première année, il fournit une trentaine de courts-métrages, des ciné-gazettes, comme on nomme les films muets qui rendent compte de l'actualité, quitte à reconstituer l'événement avec des comédiens. L'entreprise se révèle heureuse. Nathanaël, qui se fait désormais appeler Bernard, crée en 1912 une deuxième entreprise (Rapid-Films), qui produit à la fois des documentaires sportifs et des réclames, les ancêtres des spots publicitaires, diffusés en première partie des séances de cinéma.

Le sport sur grand écran

La guerre va mettre un terme à cette activité. Le 27 août 1914, alors qu'il n'est pas encore français, Nathanaël Tanenzapf s'engage dans la Légion étrangère. Il y combat pendant 21 mois en première ligne jusqu'à être blessé en Champagne. Cité à l'ordre de la 9e division par le général Bizot, il est nommé sergent. Ses hauts faits militaires lui vaudront d'être naturalisé en 1921. Ses papiers porteront désormais le

Entre-temps, le jeune homme s'est marié avec une Lorraine, Marie-Louise Châtillon. Et il a repris ses activités cinématographiques en se spécialisant, à une époque où la télévision n'existe pas encore, dans la retransmission des grands événements sportifs. Aux matches de boxe et aux courses automobiles succèdent les Jeux olympiques de 1924, qui se déroulent cette année-là en France. La couverture de l'événement lui permet d'amasser de quoi financer sa première fiction.

Un studio hollywoodien au pied de Montmartre

Bernard Natan achète en 1925 les droits du best-seller que vient de publier Pierre Benoît : *La Châtelaine du Liban*. Le futur académicien y raconte l'histoire d'un officier français, Lucien Domèvre, envoyé à Beyrouth, où il tombe sous le charme d'une mystérieuse comtesse qui vit dans une forteresse isolée proche d'Aïn Zhalta.

Bernard Natan confie l'adaptation de ce roman à un ancien peintre devenu décorateur de théâtre, Marc Henri Benoist, qui préfère se faire appeler Marco de Gastyne. Le succès de ce film marque les débuts d'une nouvelle ère pour le producteur, qui multiplie alors les projets et transforme les anciens entrepôts des Grands Bazar de Barbès en studios de cinéma. Ces locaux, situés rue Francœur, au pied de Montmartre, abritent aujourd'hui la Femis, l'École nationale supérieure des métiers de l'image et du son.



Bernard Natan (à gauche) et son frère Émile (à droite) encadrent le réalisateur Henri Diamant-Berger.

L'inauguration, le 18 janvier 1927, de ces studios qui comptent deux plateaux ultramodernes constitue un événement mondain. La star hollywoodienne Edna Purviance et plusieurs ministres y assistent. Pour l'occasion, les opérateurs des productions Natan, sa nouvelle société, réalisent un film sur la soirée. Ce court-métrage est diffusé aux invités, peu avant leur départ. Ceux-ci sont sidérés de se découvrir sur grand écran. (Chacun a été filmé à son arrivée et les films tirés sur place, pendant la réception.)

De *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* à *La Sirène des tropiques* (avec la jeune Joséphine Baker) en passant par *Rue de la Paix* et *La Madone des sleepings*, Bernard Natan enchaîne alors les succès. Ce qui lui permet de débaucher les réalisateurs des firmes concurrentes. Tels Germaine Dulac ou Henri Diamant-Berger, qui travaillaient jusque-là pour les studios Pathé.

Le goût de l'innovation

Pathé, justement ! Bernard Natan rêve de mettre la main sur cette prestigieuse maison qui traverse depuis 1928 de graves difficultés financières. Le producteur prend contact avec son fondateur, Charles Pathé, et lui avance 50 millions de francs en échange d'un fauteuil au conseil d'administration. Le 1er mars 1929, le nouvel actionnaire prend la présidence du groupe. À ce poste, l'ancien projectionniste va transformer l'entreprise de fond en comble.

Profitant de la révolution du cinéma parlant pour rénover l'ensemble de son parc de salles, Bernard Natan produit le « premier film français sonore ». Intitulé *Les Trois Masques*, c'est un mélodrame tiré d'une pièce de boulevard. L'histoire est censée se dérouler en Corse, mais elle est, en réalité, tournée aux studios d'Elstree, près de Londres, car ce sont les seuls d'Europe, à l'époque, à être équipés de microphones.

Le film est un triomphe. Il faut dire que Bernard Natan lui a adjoint, en première partie, un dessin animé étonnant où un jeune cinéaste californien du nom de Walt Disney met en scène une grosse souris baptisée Mickey. Le producteur a indéniablement du flair. Il investit, en parallèle, dans une station radio. Mais aussi dans un projet, un brin farfelu, que lui a présenté l'ingénieur anglais John Logie Baird : une boîte proposant de voir des films depuis chez soi, la future « télévision » !

Le Cecil B. DeMille français



Soirée à l'occasion de la sortie de l'adaptation des *Misérables* par Raymond Bernard, en 1934. Producteur du film, Bernard Natan, est à gauche. Et Charles Vanel qui joue le rôle du commissaire Javert, à droite.

En cette année 1929, Bernard Natan est un homme comblé. Il est devenu père de deux filles, des jumelles. Ses affaires se portent bien. Sous sa férule, les studios Pathé semblent sortis de l'ornière. Charles Pathé a beau s'alarmer de l'ampleur d'investissements qu'il juge disproportionnés au regard des capacités de l'entreprise – il claquera la porte du conseil d'administration l'année suivante –, celle-ci se développe à vive allure.

Dans la première moitié des années 1930, la société de production sort une soixantaine de films et attire à elle les plus grands talents du moment. Abel Gance, René Clair, mais aussi Jean Grémillon ou Jean Vigo tournent dans ses studios de Joinville ou de la rue Francœur. Pathé-Natan lance Gaby Morlay, Jean Gabin, ou encore Arletty.

Bernard Natan ne regarde pas à la dépense. Pour certains films, il n'hésite pas à faire venir des stars américaines. Après Edna Purviance, vue dans plusieurs films de Charlie Chaplin, il accueille ainsi, en 1931, le plus français des acteurs de Hollywood : Adolphe Menjou, né à Pittsburgh d'un père d'origine béarnaise. Le comédien est un visage familier du cinéma américain. Il a joué Louis XIII avec Douglas Fairbanks et le Chancelier de *Paradis défendu* de Lubitsch. (Il sera plus tard le général Broulard dans *Les Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick).

Natan est féru de technique. Il se passionne pour un procédé révolutionnaire développé par le Français Henri Chrétien : l'Hypergonar. Une machine qui permet de projeter l'image sur un écran plus large que haut et restitue ainsi une vision panoramique. Cette technique, qu'il finance, donnera naissance au CinemaScope. Il développe aussi un modèle de projecteur portable, le Pathé-Rural, qui, comme son nom l'indique, doit permettre d'amener le septième art dans les campagnes.

Le début de la fin

L'homme a un vrai talent « marketing ». Pour *L'Argent* de Marcel L'Herbier, il demande à Jean Dréville de réaliser un second film à partir des scènes coupées au montage. Ce moyen-métrage donnera un aperçu des coulisses du tournage et fera de la publicité à l'œuvre originale. Natan fait parfois coloriser manuellement les négatifs pour certaines séquences spectaculaires. Comme pour la comédie « troupère » *Les Gaités de l'escadron* de Maurice Tourneur, avec Gabin, Raimu et Fernandel.

Pour d'autres longs-métrages, le producteur fait tourner plusieurs versions (en français, anglais et parfois espagnol et italien) afin d'amortir les coûts sur les marchés internationaux. Dans tous les cas, il soigne la bande-son. Pour *Les Croix de bois* de Raymond Bernard, qui sort en 1932 avec Charles Vanel et Antonin Artaud au générique, il commande ainsi une symphonie à Arthur Honegger, qui avait signé la bande musicale du *Napoléon* d'Abel Gance.

Bernard Natan ne se contente pas de distribuer les seules productions Pathé. Il importe également des films étrangers (surtout américains). Face à une diminution de la fréquentation des salles obscures, il crée les premières journées nationales du cinéma en septembre 1931. L'initiative est néanmoins insuffisante pour éviter la crise. Ces difficultés ne sont pas propres à Pathé. C'est l'ensemble du cinéma hexagonal qui souffre alors. La Gaumont dépose le bilan, la société des films Osso et les établissements Jacques Haïk mettent aussi la clé sous la porte.

Le groupe Pathé-Natan a beau être le plus gros opérateur sur le marché (il emploie 5 000 personnes), il traverse alors une mauvaise passe. Après avoir rouvert une cinquantaine de salles en son nom propre, dont l'Ermitage sur les Champs-Élysées (et une soixantaine sous d'autres marques), le groupe Pathé-Natan est rattrapé par la récession économique qui frappe l'Hexagone à partir de 1932.

Victime de l'antisémitisme

Lâché par les banques et malmené par un groupe d'actionnaires minoritaires, Bernard Natan réduit la voilure. Contraint à rembourser de manière anticipée une traite de 7 millions de francs, il procède à un montage financier hasardeux avec une filiale du groupe, la Sebagi.

Il divise aussi par quatre le nombre de sorties et renonce à un contrat avec Technicolor au terme duquel il aurait pu recourir à de vraies pellicules « couleur ». Mais une succession d'échecs commerciaux aggrave encore les choses. Les studios ne peuvent produire qu'un seul film en 1935.

Bernard Natan est contraint de démissionner et doit se défaire de son hôtel particulier de l'avenue de Messine, mais aussi de son château des Montils (Loir-et-Cher). Commence alors, pour lui, une longue et implacable descente aux enfers. Diffamé par la presse d'extrême droite, qui l'accuse d'enrichissement personnel, il est poursuivi en justice pour détournement de fonds. Condamné à quatre ans de prison, il est incarcéré le 26 décembre 1939. Mais ses ennuis ne s'arrêtent pas là.

De Fresnes à Auschwitz



Bernard Natan, lors de son second procès, en mai 1941.

Calomnié par une frange de cinéphiles antisémites, parmi lesquels figurent Maurice Bardèche, Robert Brasillach et Lucien Rebatet, le producteur déchu se voit aussi reprocher de prétendues productions pornographiques. On exhume une condamnation ancienne (remontant à 1911) au terme de laquelle le député René Bérenger, surnommé le « Père la Pudeur », avait obtenu la condamnation de plusieurs cinéastes, dont Natan, pour « outrage aux bonnes mœurs ».

Au moment de l'avènement du régime de Vichy, il est de nouveau convoqué par la justice, en 1941. On lui reproche alors la faillite du groupe Pathé. Au terme d'un simulacre de procès, il est déchu de la nationalité française au printemps 1942. Il sera déporté à Auschwitz le 25 septembre suivant, où il mourra quelques semaines plus tard, à l'âge de 56 ans.



***Le Fantôme du cinéma français, gloire et chute de Bernard Natan, de Philippe Durant, 201 pages, 17,90 €.**